

Le pèlerinage à Saint-Martin de Tours du VII^e au X^e siècle

Bruno Judic

► **To cite this version:**

Bruno Judic. Le pèlerinage à Saint-Martin de Tours du VII^e au X^e siècle. Jean Chélini. Les pèlerinages dans le monde à travers le temps et l'espace, Picard, p. 55-72, 2008, 978 2 7084 0815 9. <hal-01109726>

HAL Id: hal-01109726

<https://hal-univ-tours.archives-ouvertes.fr/hal-01109726>

Submitted on 26 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

paru dans Fondation Singer-Polignac, *Les pèlerinages dans le monde à travers le temps et l'espace*, Actes du colloque organisé le 9. 11. 2005 par Jean CHELINI, Picard Paris 2008.

Bruno JUDIC

Le pèlerinage à Saint-Martin de Tours du VII^e au X^e siècle

“En naviguant sur la Loire, ils arrivent à la cité de Tours. Là, le saint prie ses gardiens d’approcher le bateau du port et de le laisser aller au tombeau du bienheureux confesseur Martin. Les gardiens refusent, exigent une navigation rapide, pressent les rameurs de passer le port à la plus grande vitesse dont ils sont capables, ordonnent au pilote de maintenir le bateau en plein milieu du courant. Voyant cela, le bienheureux Colomban lève au ciel son visage attristé, se plaignant du chagrin qu’on lui cause en ne lui permettant pas de visiter le tombeau des saints. Tous eurent beau faire effort, aussitôt que l’on arriva en face du port, le bateau

s'arrêta, comme si on avait jeté l'ancre, et mit cap sur le port.. N'y pouvant rien, les gardiens, à leur corps défendant, laissent le bateau aller où il veut. De façon étonnante, il vole comme sur des ailes depuis le milieu du fleuve jusqu'au port, et abordant à celui-ci, ouvre la voie à l'homme de Dieu. Ce dernier rend grâces au roi éternel, qui ne dédaigne pas d'obéir ainsi à ses serviteurs. Sorti du bateau, il se rend au tombeau du bienheureux Martin. Toute la nuit, il y reste en prière(1)".

C'est ainsi que Jonas de Bobbio vers 640, décrit le pèlerinage de Colomban à Tours vers 610, dans un contexte très spécial: Colomban était expulsé de Luxeuil sur l'ordre du roi Thierry de Bourgogne et de sa grand-mère Brunehaut; il était contraint sous bonne garde de quitter le royaume franc pour retourner en Irlande. Comme son itinéraire le fait passer par Tours en descendant la Loire, il exige de pouvoir prier sur le tombeau de saint Martin et c'est par un premier miracle qu'il y parvient. Un tel récit s'inscrit, bien sûr, dans la suite des miracles racontés quelques années auparavant par Grégoire de Tours. Mais c'est sans doute du vivant même de Martin que la sainteté du personnage attire à Tours des "pèlerins" fervents. Parmi eux se trouvait Sulpice Sévère qui rédigea une Vie de saint Martin avant même la mort de l'évêque thaumaturge (2). Il semble qu'un premier mouvement de pèlerins vers Tours apparaisse ainsi dès la fin du IV^e siècle juste avant et juste après la mort de Martin. On n'ose cependant évoquer la notion de pèlerin car ces premiers dévots sont aussi bien des candidats à la vie monastique dans le cadre de Marmoutier. Du reste Sulpice Sévère est vite déçu par le successeur de Martin, Brice qui n'était pas disposé à développer le culte de son prédécesseur.

C'est dans la deuxième moitié du V^e siècle que le pèlerinage à Tours prend véritablement son essor avec l'évêque de Tours, Perpetuus, qui fait reconstruire une grande basilique sur le tombeau de Martin à la place du modeste édifice construit par Brice.

Perpetuus est aussi le commanditaire d'une *Vita Martini* en vers composée par Paulin de Périgueux qui reprend certes le contenu de l'œuvre de Sulpice Sévère mais ajoute des miracles plus récents: le châtiment des Huns venus piller Tours en 437 ou l'intercession de Martin pour la victoire du *magister militum* Aegidius sur les Wisigoths en 459. La Vie des Pères du Jura, la Vie de sainte Geneviève témoignent aussi du rayonnement de Martin à la fin du V^e siècle (3). Tours attire de pieux ascètes, Ursus qui se fixe à Loches, Venantius qui s'établit dans un monastère voisin de la basilique de Saint-Martin. Ces figures célèbres, ou moins célèbres, de la sainteté accompagnent un mouvement croissant de fidèles et de simples pèlerins vers Tours. Paulin de Périgueux évoque déjà, peut-être par hyperbole poétique, des foules venues des diverses parties du monde. En tout cas le roi franc Clovis, à l'extrême fin du V^e siècle, en route dans une campagne contre les Wisigoths, put constater lui-même, à Tours, l'importance du saint lieu. En 508, au retour d'une autre campagne victorieuse contre les Wisigoths, Clovis manifesta de manière spectaculaire sa dévotion envers saint Martin et fonda dès ce moment l'attachement profond du lignage royal envers ce saint.

Dans la deuxième moitié du VI^e siècle, Grégoire de Tours et Fortunat sont les témoins et les acteurs d'un nouveau sommet dans le culte et le pèlerinage martinien. Fortunat, depuis Poitiers, rédigea en vers une *Vita sancti Martini* mais c'est surtout Grégoire, évêque de Tours à partir de 573, qui fournit les matériaux les plus importants. Non seulement les *Dix livres d'histoires* fournissent des éléments nouveaux sur saint Martin, en particulier le pittoresque récit du conflit autour de la dépouille mortelle de Martin à Candes, mais surtout Grégoire rédigea expressément quatre livres de *virtutes sancti Martini*, récit de miracles accomplis par Martin au temps de Grégoire. Ces quatre livres reprennent des "fiches" constituées pour chaque miracle sur la base d'un questionnaire-type. Dans un deuxième stade, Grégoire

rassemblait ces fiches pour composer les chapitres d'un livre. Les quatre livres ne furent pas publiés ensemble mais l'un après l'autre avec un nombre variable de chapitres. Ces publications successives servaient aussi à diffuser le culte martinien et étendre la publicité du pèlerinage tourangeau (4). Grégoire a ainsi réuni une masse d'informations: 267 cas de pèlerinage peuvent être recensés et le nombre est suffisamment élevé pour faire quelques statistiques. Sans doute les pèlerins viennent-ils de la Touraine dans leur grande majorité mais au moins la moitié des pèlerins vient de régions plus éloignées, principalement du Massif Central (Clermont et Limoges) (22, 5%), en second lieu des régions à l'ouest de Tours (18%), en troisième lieu du nord-est de la Gaule (Soissons, Cambrai, Reims, Metz) (15, 5%), on trouve ensuite le sud-ouest aquitain (13%), le centre du bassin parisien et l'actuelle Normandie (11%) mais aussi 12% ne venant pas du monde gallo-franc (Espagne et Italie principalement). Le pèlerinage martinien est certes surtout gallo-franc mais pas exclusivement régional; la part des cités du nord-est de la Gaule est liée en particulier au rôle de saint Martin pour la monarchie franque. De la même manière on peut constater le nombre à peu près équivalent de noms "germaniques" et "gallo-romains" chez les pèlerins. A cette date les populations franques sont largement assimilées et la mode onomastique pousse les Gallo-romains à prendre des noms "germaniques". Néanmoins la proportion relativement importante des noms "germaniques" souligne encore le rôle politique de Martin et sa faveur auprès de populations plus récemment christianisées. Les pèlerins viennent de toutes les couches sociales: rois et membres de la famille royale, évêques et clercs, masse anonyme des petites gens, tous en quête principalement de la guérison du corps auprès du *verus medicus* qu'est Martin même si des objectifs plus spirituels sont discernables chez certains.

La pratique de piété la plus courante consiste à entrer en contact, de préférence par le

toucher, avec le tombeau du saint ou avec un objet lui ayant appartenu. Le contact peut être multiplié par l'usage des *brandea*: un fil du voile qui recouvre le tombeau, un peu de poussière grattée sur la pierre du tombeau, de l'eau qu'on a fait couler sur un linge déposé sur le tombeau mais surtout de l'huile d'un petit flacon placé sur le tombeau. Ces flacons ou ampoules sont connus aussi pour le pèlerinage de Terre Sainte (5). Ces *brandea* sont bien sûr emportés hors de Tours après le pèlerinage. Les pèlerins n'étaient pas seulement condamnés à cette piété "matérielle"; la basilique de Tours contenait des *tituli*, des inscriptions, qui donnaient son sens spirituel à l'acte du pèlerinage et renvoyaient le pèlerin au "Dieu de Martin". Cette éducation de la foi pouvait être liée à des actes d'humilité, pénitence et repentance, et surtout le versement d'aumônes. Après un tel pèlerinage certains dévots pouvaient même se fixer à Tours ou dans les environs dans une communauté monastique ou dans la vie d'ermite.

Après Grégoire de Tours, nous n'avons plus aucun récit aussi étendu sur le pèlerinage du VII^e au X^e siècle. Néanmoins l'hagiographie peut fournir des indications précieuses. Ainsi Colomban se montre un fidèle dévot de saint Martin. Il passe une nuit entière en prière auprès du tombeau. On peut supposer que ses compagnons en firent autant. Pendant ce temps des voleurs s'emparèrent d'un sac de pièces d'or resté sur le bateau. Colomban retourne implorer Martin tout en lui faisant des reproches: "s'il avait passé la nuit sans dormir auprès de ses restes, ce n'était pas pour que le saint laissât faire du tort à lui-même et à ses frères!" Aussitôt le voleur est démasqué et ses complices rapportent les pièces qu'ils avaient volé. Ce deuxième miracle est peut-être encore plus révélateur du pèlerinage tourangeau: la présence d'une foule de visiteurs "étrangers", peu familiers des lieux, est une aubaine pour des malfaiteurs. On sait

que Grégoire de Tours signalait la présence de criminels parmi les pèlerins (6). Mais on doit ajouter aussi que le pèlerinage de Colomban n'est pas seulement le fait du hasard. La spiritualité colombanienne est nourrie de l'héritage martinien comme Jonas de Bobbio ne manque pas de le rappeler au début de sa *Vita Colombani*. Parmi les miracles d'Eboriac, Jonas décrit le cas de la moniale Ercantrude à qui l'abbesse avait interdit la communion pour faute contre la règle. Or le lendemain était le jour de la solennité de saint Martin. La moniale, mortifiée, se jette en prière et obtient finalement d'être réconciliée (7).

Nous pouvons d'abord examiner quelques aspects du pèlerinage aux VII^e et VIII^e siècles. Peut-être vers 615, *Gaugericus* / Géry, évêque de Cambrai, "est envoyé par le très pieux roi Clotaire au tombeau du bienheureux confesseur Martin avec de nombreux dons à distribuer aux pauvres de la matricule à Tours". Géry fut évêque de Cambrai vers 585-625. C'est dans la *Vita prima* rédigée dans la deuxième moitié du VII^e siècle que figure cette mention d'un pèlerinage à Tours accompagné de dons généreux de la part du roi (8). Amand, né dans le pays d'Herbauge (la Vendée actuelle), au début du VII^e siècle, est bien connu comme missionnaire dans le nord du monde franc, dans les vallées de l'Escaut et de la Meuse, au milieu du VII^e siècle. Dès sa jeunesse, selon sa *Vita*, il eut le désir de devenir soldat pour le Christ (*Christo miles*). "Demeurant ainsi dans ce désir, il quitta ses parents et il se rendit à Tours au sépulcre du très saint Martin, et là, prostré, il répandit en abondance des larmes dans la prière, de toute l'affection de son cœur il faisait une demande: le saint homme (Martin) permettrait par sa prière d'obtenir auprès du Seigneur que jamais le Seigneur ne lui permettrait de revenir dans son propre pays mais qu'il passerait tout le cours de sa vie *in peregrinatione*. Comme il se relevait de sa prière, aussitôt il coupa ses cheveux et reçut l'honneur de la cléricature (9)". Ce début de carrière ecclésiastique n'est pas unique. Déjà,

vers 560 peut-être, le jeune Aunaire (ou Aunacharius), “à l’insu de ses parents, gagna la cité de Tours avec deux jeunes compagnons et, conduit par l’amour de Dieu au sépulcre de saint Martin, il y déposa sa chevelure. De là il rejoignit saint Siagre évêque d’Autun (10).” Les *gesta* des évêques d’Auxerre, qui racontent cet épisode, ont été compilés au IX^e siècle mais en reprenant éventuellement des matériaux plus anciens. Le pèlerinage à Saint-Martin apparaît ainsi comme un acte fondateur, point de départ d’une carrière religieuse, d’une vocation spirituelle. Dans le cas de saint Amand, la *Vita* ajoute une précision de grand intérêt: c’est à Tours qu’il obtient de vivre *in peregrinatione*, formule qui désigne bien sûr le voyage missionnaire mais qui évoque aussi ce pèlerinage radical que doit être toute vie chrétienne.

Il faut souligner au VII^e siècle le rôle de quelques grands personnages. Ainsi le roi Dagobert, à la suite de son père comme on l’a vu avec saint Géry, est un fervent dévot de saint Martin. C’est Eloi, orfèvre, qui fut chargé de fabriquer, avec de l’or, de l’argent et des pierres précieuses, des châsses pour les saints tels que Germain, Séverin, Piat, Quentin, Lucien, Geneviève, Colombe, Maximien et Lolien, Julien et beaucoup d’autres. “Mais c’est principalement à Tours, cité du bienheureux Martin, à la demande et aux frais du roi Dagobert, qu’il confectionna un magnifique ouvrage d’or et de gemmes, ainsi qu’un autre pour la tombe de saint Brice et un autre là où le corps du bienheureux Martin avait été déposé autrefois (11)”... Ces différentes châsses rehaussaient considérablement l’éclat du sanctuaire tourangeau. De plus Eloi obtint du roi, en l’honneur de saint Martin, la remise des impôts pour la cité de Tours. Cette faveur administrative apparaît comme la suite de mesures prises au temps de Grégoire de Tours. La *Vita Eligii* fut rédigée dans la deuxième moitié du VII^e siècle par Dadon / Ouen évêque de Rouen, qui avait été, comme Eloi, un proche de Dagobert. Un troisième grand personnage doit leur être associé: Chrodobert, évêque de Tours dans la

deuxième moitié du VIII^e siècle, proche des deux précédents, ainsi que de la reine Balthilde, épouse de Clovis II. Selon sa *Vita*, la reine Balthilde s'appliqua à favoriser les *seniores basilicae* du royaume; il s'agissait de Saint-Denis, Saint-Germain (de Paris), Saint-Médard, Saint-Pierre (de Sens?), Saint-Aignan et Saint-Martin. Avec Chrodobert, la ville de Tours se trouvait donc toujours associée aux plus hautes sphères du pouvoir franc. C'est aussi à partir de cette époque, semble-t-il, qu'on voit apparaître la *capa Martini*, la chape de saint Martin, comme relique insigne conservée dans le trésor royal et éventuellement portée sur les champs de bataille (12).

Comment l'hagiographie conçoit-elle l'émergence de nouveaux saints sans supprimer les anciens? La *Vita* de saint Pardoux, abbé de Guéret, rédigée vers la fin du VIII^e siècle, rapporte le miracle suivant: un paralysé vivait depuis cinq ans dans le portique de Saint-Martin de Tours, en attente d'un miracle. Il reçoit en songe l'avis de se rendre à Limoges et de rencontrer Pardulfus. L'abbé de Saint-Martin, Audelandus, lui fournit une ânesse et deux serviteurs et, à Limoges, Pardulfus le guérit. On voit bien, dans ce cas, la collaboration des deux saints, clairement soulignée par le geste charitable de l'abbé Audelandus, nullement jaloux de la puissance éventuelle de Pardulfus. C'est que la présence du paralysé à Tours est une étape en quelque sorte nécessaire du miracle (13). Un récit de la translation de saint Germain de Paris en 756 est du même ordre: Un homme de la région d'Angers vivait depuis douze ans en ayant perdu l'usage des mains et des pieds et en étant aveugle. Il vient à Tours et dans l'église du bienheureux Martin il reçoit la lumière des yeux. Puis la nuit suivante il reçoit en songe le conseil d'aller à Paris où il retrouvera la guérison complète de son corps par les mérites de saint Germain (14). La *Vita Ermelandi*, vie de saint Ermeland, rédigée à la fin du VIII^e siècle, concerne le monastère d'Indre en aval de Nantes sur l'estuaire de la Loire. On y

trouve deux récits très significatifs: Dans un cas il s'agit d'un paysan (*rusticus*) qui a travaillé le dimanche. Le fouet avec lequel il a travaillé lui reste collé à la main et il perd l'usage des bras et des jambes. Il se rend d'abord à Tours où Martin permet que le fouet soit détaché de la main. Il reçoit aussi le conseil d'aller jusqu'à Indre, sur le tombeau de saint Ermeland pour obtenir la guérison des mains et des pieds. Le deuxième cas est tout à fait dans le même esprit. Il s'agit cette fois d'un personnage aveugle et boiteux qui s'est rendu à Rome pour obtenir la guérison. Il reste longtemps à Rome. Là, saint Pierre lui apparaît et lui dit: "Va à Tours et tu recevras la santé des pieds et des mains. Puis, ensuite, tu iras jusqu'à l'île d'Indre et tu retrouveras l'usage des yeux sur le tombeau de saint Ermeland". C'est ce qui se produit. On a ainsi un itinéraire qui va de Rome à Tours puis Indre, sur l'estuaire de la Loire (15).

Le pèlerinage de Lupus de Bourges dans les *Miracula Austregisili* appartient à la même série. Ces *miracula* sont un peu postérieurs à la *Vita Austregisili* (saint Oustrille) elle-même, d'époque carolingienne. Ce récit daterait donc de la fin du IX^e siècle. "A cette époque il y avait un homme de la cité de Bourges, du nom de Lupus, dédié aux bonnes mœurs, humble et sage, menant une vie sobre et chaste, qui, avec un ardent désir, pour aller prier, se rendit à la ville de Tours. Alors qu'il priait depuis très longtemps dans la basilique du saint confesseur Martin et qu'il avait demandé le pardon pour ses péchés, il se releva de la prière. Alors l'un des serviteurs de Dieu, comme il l'avait vu prier longtemps, avec douceur et honnêteté, s'approcha de lui et lui dit: "Quel est ton nom et d'où est-tu ou bien pour quelle raison es-tu venu ici?" Il répondit: "Je m'appelle Lupus, je demeure à Bourges et je suis venu ici pour prier à cause de mes péchés (16)". On relèvera l'intérêt de ce dialogue qui évoque certainement de nombreux dialogues entre les frères ou les chanoines de Saint-Martin et les pèlerins nouveaux venus. Ce type d'interrogation nourrissait déjà les "fiches" de Grégoire de

Tours au VI^e siècle, il nous donne le nom, l'origine géographique et la motivation du pèlerinage. La suite du dialogue nous apprend le miracle du châtement d'un grand seigneur coupable d'usurpation de biens ecclésiastiques. Le miracle est accompli par saint Oustrille à Bourges mais la vision de ce miracle a lieu à Tours par un frère de Saint-Martin.

A partir du VIII^e siècle un autre témoignage indirect du pèlerinage à Tours est fourni par les authentiques de reliques. On conserve à Sens et à Chelles des collections qui remontent à cette époque. A Sens, pour l'époque carolingienne, on conserve au moins sept reliques ou groupe de reliques liées à saint Martin soit sans précision, soit avec une indication comme l'éponge, les cheveux, la cabane, le vêtement (on pense au fameux manteau) ou plus précisément le manteau qu'il partagea avec un pauvre à la porte d'Amiens. Toujours à Sens, d'autres reliques associent Martin et Brice avec d'autres saints Eloi, Léon de Sens, Léger, ou bien Pierre et Geneviève, ou encore saint Grégoire pape et saint Georges (17). A Chelles, on conserve quatre authentiques datées de la deuxième moitié du VIII^e siècle parmi lesquelles des reliques des Sept Dormants de Marmoutier. Cette dernière indication est très intéressante, elle montre que les pèlerins pouvaient aussi faire le tour des sanctuaires martinien de la Touraine comme on le sait pour d'autres époques (18).

Selon la continuation de Frédégaire, Pépin le Bref fit un pèlerinage à Saint-Martin au retour d'une campagne en Aquitaine, alors qu'il se sentait malade et demanda à Martin son intercession "pour qu'il daignât implorer la pitié du Seigneur pour ses péchés". Il fit également de nombreuses aumônes aux églises, aux monastères et aux pauvres. Il était accompagné de son épouse et de ses fils Charles et Carloman. Peu après Pépin se rendit à Saint-Denis où il mourut (19). Charlemagne, à son tour, fit un pèlerinage à Tours en 800. Ce

pèlerinage fut marqué par la mort de la reine Liutgarde qui fut enterrée dans la basilique de Saint-Martin. Mais ce pèlerinage avait permis aussi à Charlemagne de discuter avec Alcuin et de préparer un voyage particulièrement important qui le mena à Rome à Noël de la même année et qui entraîna le rétablissement du titre impérial en Occident (20). Nous avons bien sûr, avec la présence d'Alcuin à Tours, un témoin particulièrement éminent du pèlerinage au tournant des VIII^e et IX^e siècles. Alcuin vénérât saint Martin et lui a consacré une *Vita* à côté d'autres œuvres hagiographiques pour Riquier, Vaast et Willibrord. Sa *Vita Martini* n'est certes qu'un résumé de celle de Sulpice Sévère mais Christiane Veyrard-Cosme a rappelé récemment que les autres œuvres hagiographiques d'Alcuin témoignent d'emprunts au texte de Sulpice Sévère et plus profondément d'une spiritualité martinienne (21). La dévotion d'Alcuin devait être antérieure à son séjour à Tours et liée à la dévotion martinienne présente en Angleterre depuis longtemps. Bède, dans l'Histoire Ecclésiastique, signale ainsi qu'une église Saint-Martin à l'extérieur de Canterbury existait déjà au moment de l'arrivée de la mission romaine envoyée par Grégoire le Grand en 597 (22). Comme cette église existe encore aujourd'hui, les analyses archéologiques semblent en fait une construction du VI^e siècle qui serait liée à la reine Berthe, princesse mérovingienne donc chrétienne, devenue l'épouse du roi païen Ethelbert du Kent. D'autres églises Saint-Martin sont connues dans l'Angleterre saxonne entre autres à York (23). Dans une lettre à Riculf de Mayence, Alcuin évoque la dispersion de ses amis et élèves dans différents lieux: Angilbert en Italie, Candidus en Bretagne, etc... Mopsus qui est malade est auprès de saint Martin. Si cette lettre est datée de 794 comme l'indique Dümmler, elle serait antérieure à l'époque où Alcuin vint résider à Tours. Mopsus pourrait donc être un élève anglo-saxon d'Alcuin présent à Tours en pèlerin pour obtenir une guérison sur le tombeau de saint Martin (24). Bien sûr quand Alcuin réside à

Tours, il appelle ses correspondants à venir en pèlerinage à Saint-Martin: *ad patrocinia Sancti Martini venire* (25), *orationis gratia sancti Martini reliquias visitare* (26), *utrum ad sanctum Martinum protectorem nostrum et intercessorem vestrum vestra bonitas in revertendo [de Rome] venire cogitet* (27), *ut venias ad limina Sancti Martini* (28). On doit évidemment se demander ce qui motiverait réellement le pèlerinage: rendre visite à Alcuin ou à saint Martin? On doit s'interroger ici sur l'importance numérique du pèlerinage au-delà des rois et des grandes personnalités déjà mentionnées (29). Dans une homélie pour la fête de saint Willibrord, Alcuin rappelle les sanctuaires les plus éminents: Rome avec Pierre et Paul, Milan et saint Ambroise, Agaune et les saints thébains, Poitiers et saint Hilaire, Tours et saint Martin, Paris avec saint Denis et saint Germain, la Champagne et saint Remi. "Que puis-je dire de toi, cité de Tours, si petite et méprisable, mais rendue grande et digne d'éloges par le patronage de saint Martin, n'est-ce pas à cause des suffrages très certains de ce saint que des foules de chrétiens affluent vers toi?" (30).

La présence des foules, anonymes et éventuellement dangereuses, apparaît nettement dans l'affaire du fugitif d'Orléans (31). Rappelons qu'en 802 un prisonnier évadé d'Orléans avait cru trouver refuge dans la basilique de Saint-Martin. Théodulf, évêque d'Orléans, a envoyé une troupe pour le reprendre mais, auprès de la basilique, une foule en colère a empêché les hommes d'armes d'emmener le prisonnier. Charlemagne, mis au courant par Theodulf, est extrêmement mécontent, il accuse Alcuin de complicité dans l'affaire et dénonce le mode de vie des frères de Saint-Martin qu'il somme de choisir entre la vie monastique ou la vie canoniale. Cette affaire était devenue, selon Hélène Noizet, un "conflit producteur de normes"; on y retrouve en effet la question de l'immunité et du droit d'asile, la question de la définition d'une communauté religieuse, la nature de l'exercice du pouvoir et des rivalités de

cour, enfin la redéfinition de l'espace sacré selon Alcuin. Je n'évoquerai qu'un "détail": Alcuin s'est défendu comme il a pu face à Theodulf. Il veut montrer qu'il a pris la défense des "gendarmes" venus d'Orléans et il emploie des mots très durs pour désigner la foule en émeute: des paysans et des "péquenauds ivrognes". Alcuin veut à tout prix se distinguer de cette foule en émeute pour tenter de sauvegarder la communauté de Saint-Martin. Mais cette foule révoltée constitue certainement l'arrière-plan de ces *turbae christianorum* régulièrement rassemblées à Tours pour saint Martin.

Sans doute ces paysans viennent-ils des environs immédiats de Tours. Pourtant on ne doit pas exclure non plus un grand nombre de pèlerins plus "étrangers". La *Vita Alcuini*, rédigée dans les années vingt du IX^e siècle dans un milieu de disciples d'Alcuin, rapporte un épisode amusant: un prêtre anglo-saxon, Aigulfus, vient rendre visite à Tours. Comme il attend devant la porte, quatre frères tourangeaux qui ont remarqué l'étranger se parlent entre eux en pensant que l'étranger ne les comprend pas: "Il est arrivé ce Breton ou ce Scot pour voir cet autre Breton qui habite à l'intérieur. O Dieu, libère ce monastère de ces Bretons; car, de même que les abeilles reviennent de partout vers leur mère, de même tous ceux-ci viennent vers lui (32)." Bien sûr il s'agit d'une visite à Alcuin. Mais comme on l'a déjà vu les pèlerins anglo-saxons (ou bretons de l'actuelle Bretagne — de surcroît sous la juridiction de Tours) pouvaient être nombreux. En 813 Charlemagne convoqua en même temps cinq conciles réformateurs, à Mayence, Reims, Tours, Chalon sur Saône et Arles. Dans les actes du concile de Chalon on met sur le même plan le pèlerinage à Rome et le pèlerinage à Tours. Rien dans de tel dans les actes du concile de Tours. En revanche, le canon 17 de ce concile est célèbre, il demande que la prédication soit faite *sive in theotisca lingua sive in romana rustica lingua*. Cette disposition est considérée comme la première mention d'une langue qui n'est pas le

latin mais l'ancien français. On peut se demander pourquoi, à Tours, on met sur le même plan la *romana rustica* qui devait être la langue de ces frères tourangeaux dénoncés par la *Vita Alcuini* et la *theotisca* qui désigne habituellement une ancienne langue germanique et qu'on attendrait plutôt à Reims ou à Mayence. Rappelons aussi que le premier emploi de *theotisca lingua* se trouve dans un concile anglais de 787 auquel assistait Alcuin et qui a d'ailleurs imprimé sa marque dans la rédaction des actes de ce concile (33). Nous avons ainsi les indices d'une présence massive à Tours de pèlerins d'origine variée, parlant des langues différentes et pour lesquelles il fallait une prédication spécifique.

Récemment, Hélène Noizet a montré les effets de cette présence massive des pèlerins sur l'espace d'une ville en devenir (34). Elle a repris l'analyse de toutes les chartes concernant Saint-Martin. On sait que certains pèlerins font des aumônes. Un diplôme de Louis le Pieux de 832, repris par Charles le Chauve en 845, répartit les ressources déposées par les pèlerins: un tiers pour les chanoines, excepté les vêtements et objets destinés à l'ornement du tombeau; la cire et l'huile sont réservées au luminaire de l'église. Mais déjà dans un diplôme de Charlemagne de 775 on voit l'office du portier associé à celui du cellérier. Le portier est chargé de l'hospitale et dispose de revenus propres. Un acte de l'abbé Robert en 899 restitue aux frères de Saint-Martin "la cella Saint-Clément et son hôpital qui s'occupaient d'accueillir les pèlerins non fortunés": "Nous avons rendu à la communauté des frères la cella de Saint-Clément avec tous ses biens et dépendances là où les pauvres seront restaurés... ces mêmes frères devront élire chaque année l'un d'entre eux qui aura en haine toute avarice et dépensera un soin très pieux envers les pauvres et les pèlerins (35)". Or cette cella Saint-Clément correspond à une église dont on peut repérer la présence ultérieure. On constate que tout un

ensemble de terrains situés immédiatement à l'ouest de l'abbaye de Saint-Martin comprenait des bâtiments, église Saint-Clément et église Saint-Simple, sans doute d'autres constructions (*hospitale*) et des terres cultivées, le tout dépendait de l'office du portier et permettait de faire vivre les pèlerins pauvres. Tout un quartier de la ville semble ainsi émerger dans le courant du IX^e siècle à partir de cette fonction d'accueil non pas des pèlerins en général mais plus spécifiquement des pèlerins pauvres.

La période des invasions normandes a nécessairement entraîné des interruptions dans la pratique du pèlerinage puisqu'il a fallu, à plusieurs reprises, mettre à l'abri les précieuses reliques, et parfois assez loin de Tours, comme à Chablis. Cependant ces interruptions du pèlerinage n'ont sans doute pas duré très longtemps; après le raid normand de 853, les chanoines et les reliques de saint Martin sont à nouveau à Tours en 854; Il y eut encore des raids normands en 856 et 857 mais de 857 à 862 la situation semble calme. D'autres raids ont eu lieu autour de 865 mais on ne sait pas si les reliques ont quitté Tours ou si les chanoines ont simplement payé tribut aux Normands pour rester sur place. Les années 872 à 877 semblent avoir été très difficiles et les reliques sont alors à Chablis mais elles sont revenues à Tours à la fin de 877. En 878 Louis le Bègue vint en pèlerinage à Tours, fit rédiger un précepte de donation d'une villa à Saint-Martin et affirme dans ce précepte qu'il le dépose lui-même sur le tombeau du saint. La fin du IX^e siècle fut calme mais en 903 un nouveau raid normand provoqua l'incendie de la basilique et de nombreuses églises. A cette époque les reliques de saint Martin étaient conservées à l'intérieur de l'enceinte gallo-romaine dont les Normands ne réussirent pas à s'emparer car ils furent mis en fuite par l'ostension des reliques sur la porte de la ville. Les reliques furent enfin solennellement replacées dans la basilique reconstruite en 919 (36).

Nous avons aussi, au début du Xe siècle, un témoignage important sur le pèlerinage à Tours à travers les œuvres d'Odon de Cluny. Ce dernier est né en 879 dans une famille seigneuriale de Touraine; consacré à saint Martin dès sa naissance, il a néanmoins servi dans sa jeunesse auprès du futur comte d'Anjou Foulque le Roux puis auprès du duc d'Aquitaine Guillaume le Pieux avant de devenir frère de Saint-Martin vers 898. Il quitte Tours temporairement pour suivre l'enseignement de Remi d'Auxerre à Paris puis, revenu à Tours, il commence vers 906 à mener une vie érémitique. En 908 il devient moine à Baume (dans le Jura) puis en 924 à Cluny. Il est abbé de Cluny de 927 à sa mort en 942. Il a participé à la réforme de nombreux monastères, aussi bien Saint-Julien à Tours où il est mort, que Saint-Paul hors les murs à Rome (37). Odon a laissé une œuvre importante qui manifeste un attachement très fort à la dévotion martinienne. Ainsi Odon a rédigé la vie de Géraud comte d'Aurillac, un seigneur laïc qui, par sa conduite, mérite d'être élevé au rang des saints. Cette promotion de la vie laïque, et de la vie de grand seigneur et de guerrier, à la sainteté est considérée comme une évolution importante dans les mentalités médiévales vers l'essor de la chevalerie. Géraud accomplit un pèlerinage à Saint-Martin et ramène des reliques de saint Martin pour fonder une nouvelle église dans son pays (38). Odon a écrit une Vie de Grégoire de Tours dans laquelle il rappelle l'importance de saint Martin: "Toutes les nations l'entourent d'un amour particulier, à tel point que, de nos jours, où la charité se refroidit pourtant, nous voyons affluer autour de lui des milliers de gens dont nous ne connaissons pas même la langue (39).

Odon a composé un long sermon sur l'incendie de la basilique de Saint-Martin survenu en 903 à la suite d'une attaque normande. Ce sermon, rédigé seulement vers 940, est

l'occasion d'une ample méditation sur la dévotion martinienne nourrie désormais de la spiritualité de Grégoire le Grand. L'incendie est une terrible épreuve qui plonge dans la douleur tous les fervents de saint Martin. Mais Odon rappelle que le désastre a eu lieu peu avant la date de la célébration de saint Martin. Or les *turmae populorum* se sont rassemblées; comme d'habitude les foules sont venues, en partie à cause de la fête — c'est donc le pèlerinage habituel — en partie pour voir le spectacle des décombres. Il ne faut donc pas imaginer une interruption du culte et encore moins des pèlerinages. D'autre part le spectacle de la catastrophe nourrit des sentiments contre lesquels Odon se révolte: Saint Martin n'était-il pas capable d'empêcher la destruction de son sanctuaire? Aussi tout le sermon cherche-t-il à montrer que les péchés des fidèles et en particulier des frères de la communauté sont la véritable cause du désastre. En outre saint Martin se montre encore plus puissant par cette humiliation même: c'est déjà ce qu'ont subi Abel, puis Job, puis Jean-Baptiste, avant la crucifixion du Christ lui-même. D'ailleurs le monastère fondé par Benoît a aussi été livré aux ennemis, de même que les reliques du Baptiste. Odon dénonce tout spécialement le comportement des frères de Saint-Martin. Après l'incendie, ils ont construit de puissants murs d'enceinte pour protéger le monastère des incursions ennemies. Pourtant ils ont permis l'établissement d'une auberge (*diversorium*) à l'intérieur du mur et ils laissent entrer des femmes qui viennent puiser de l'eau et discuter avec qui elles veulent; ils laissent entrer aussi des hommes à cheval. Un tel mur n'a pas été dressé pour repousser les ennemis mais pour exclure toute dignité d'un tel lieu. Odon dénonce aussi les vêtements trop somptueux des frères, alors que, dit-il, nous avons entendu à Rome l'éloge de la conduite des frères de Saint-Martin et que certains romains disent: il n'est pas nécessaire de venir à Rome pour ceux qui habitent au voisinage du temple de saint Martin (40). On retrouve ici le lien entre Rome et

Tours, rendu plus fort ici par la carrière même d'Odon. Mais la dénonciation des mœurs des chanoines de Tours peut être directement liée à une certaine forme de pèlerinage. L'auberge n'est-elle pas nécessaire à l'accueil des pèlerins qui sont aussi bien des hommes que des femmes? Le puits n'est-il pas indispensable à tous? Comme chez Alcuin, on sent ici chez Odon le rejet de ces foules, de ces *turmae* dont le comportement s'éloigne des exigences spirituelles du vrai pèlerinage. La relation entre Martin et Job s'inspire des *Moralia in Job* de Grégoire le Grand. Odon avait composé un abrégé de ce commentaire et il s'en inspire aussi dans les *Collationes*, les Conférences rédigées pour l'évêque de Limoges Turpion. Sans doute inspiré par Odon, le pape Léon VII, dans une bulle destinée à Saint-Martin de Tours en 938, écrit: "aucun lieu de pèlerinage, à l'exception de Saint-Pierre de Rome, n'attirait alors un aussi grand nombre de suppliants, de pays si divers et si lointains (41)".

On ne peut séparer l'histoire du pèlerinage de l'histoire du culte lui-même de Martin. Il est utile de rappeler ici une remarque de Eugen Ewig dans son étude sur le culte de saint Martin à l'époque franque. Sans aller au-delà du VIII^e siècle, il constatait une succession de résurgences ou de renaissances du culte. De même Luce Pietri a montré comment entre le V^e et le VI^e siècles on peut repérer des phases de développement et des phases d'assoupissement du culte (42). Eugen Ewig cite le cas d'Utrecht où Willibrord fonde à l'extrême fin du VII^e siècle, avec le soutien de Pépin d'Herstal, une église Saint-Martin. C'était à l'emplacement d'une église précédente ruinée entre temps. Cette église précédente remontant à Dagobert était peut-être déjà une église Saint-Martin. Au X^e siècle, c'est un évêque d'Utrecht, titulaire d'une église Saint-Martin, Radbod qui a fait le récit des tribulations des reliques de saint Martin autour des événements de 903 (43). Quand Ermeland fonde vers 673 le monastère d'Indre sur une île de l'estuaire de la Loire, l'île est inhabitée pourtant il s'y trouve déjà une église Saint-

Martin: était-ce l'endroit où s'était échoué le bateau qui devait reconduire Colomban en Irlande (44)? Remarquons le cas intéressant de la *Vita Odiliae*, en Alsace au IX^e siècle: Le Hohenburg est un lieu difficile d'accès. Sainte Odile fait donc construire une église en contrebas pour accueillir des pèlerins. C'est une église Saint-Martin; parmi les pèlerins, elle accueille spécialement les femmes venant d'Irlande et d'Angleterre (45). A la fin du X^e siècle c'est un pèlerinage imaginaire de l'évêque de Liège Eracle qui serait à l'origine de l'église Saint-Martin de Liège (46). Au début du XI^e siècle en Catalogne on fonda le monastère de Saint-Martin du Canigou; le patronage vient de ce qu'une église Saint-Martin existait déjà à cet endroit. Nous savons par ailleurs que les Catalans autour de l'an mil ignoraient complètement les sanctuaires de pèlerinage tels que Tours ou le Mont Saint Michel en Normandie (47). A ce principe de résurgences successives, il faudrait en effet ajouter un autre principe exposé par Jean Chélini: le christianisme de l'antiquité et du très haut moyen âge serait marqué par un petit nombre de pèlerinages: Jérusalem, et pour l'Occident chrétien, Rome et Tours; tandis que progressivement la diffusion d'autres cultes de saints et tout spécialement après l'an mil, du culte marial, entraînerait une multiplication des lieux de pèlerinages. Ce principe "chronologique" est reformulé en principe "structural" par Peter Brown qui voit une opposition de structure entre le pèlerinage unique du judaïsme (Jérusalem) et de l'Islam (La Mecque) et les pèlerinages multiples du christianisme fondés sur un double mouvement, des pèlerins vers les reliques et des reliques vers les fidèles (48).

Le culte — et le pèlerinage — martinien ont connu un nouvel aliment avec la diffusion des œuvres de Grégoire le Grand en particulier à l'époque carolingienne. C'est en effet dans les Dialogues de Grégoire le Grand que se trouve la vie de saint Benoît et le récit de

la fondation du Mont Cassin, Benoît détruit un temple et un autel d'Apollon et les remplace par une église Saint Martin et une église Saint Jean-Baptiste qui deviennent les églises abbatiales du Mont Cassin (49). On rappellera en tout cas qu'Alcuin était un grand lecteur de Grégoire le Grand mais il faut souligner aussi à quel point l'inspiration grégorienne est encore plus grande dans les écrits d'Odon de Cluny. Cette inspiration grégorienne a certainement contribué à spiritualiser le pèlerinage ou à l'associer à l'engagement monastique ou érémitique. Alcuin au tournant de 800 et Odon de Cluny au tournant de 900 témoignent d'une vitalité populaire du pèlerinage qui heurte éventuellement leur propre aspiration spirituelle. C'est encore au début du XI^e siècle l'attitude de Hervé de Buzançais, le bienheureux Hervé, trésorier de Saint-Martin, qui voulait faire comprendre aux chanoines que désormais ils doivent se tourner vers les miracles du cœur et non du corps (50).

Il est possible, pour finir, de tenter de retrouver cette aspiration au pèlerinage spirituel dans deux textes produits en Touraine. L'un est une paraphrase des psaumes composée par un moine anonyme de Marmoutier à la fin du XI^e siècle (51). Le long psaume alphabétique 118 (ou 119) contient les versets suivants (53-54-55 sur le zain) *Defectio tenuit me prae peccatoribus dereliquentibus legem tuam / cantabiles mihi erant iustificationes tuae in loco peregrinationis meae / memor fui in nocte nominis tui Domine et custodivi legem tuam* (la défaillance / l'éloignement m'a saisi devant les pécheurs qui abandonnent ta loi / c'étaient pour moi des cantiques tes justifications au lieu de ma pérégrination / dans la nuit je me suis souvenu de ton nom Seigneur et j'ai gardé ta loi); paraphrasés ainsi: "Moi, considérant cela, les pécheurs qui abandonnent ta loi, je m'étais éloigné de ceux qui abandonnent et j'étais devenu étranger à eux autant que je le pouvais et quand je ne pouvais pas je ne communiquais

avec eux que pour le nécessaire. Je vivais parmi eux comme un pèlerin dans ce lieu de mon pèlerinage (*quasi peregrinus inter ipsos degebam in quo peregrinationis meae loco*). La contemplation de tes justifications m'était un secours comme une mélodie aide à émettre la musique et ainsi les justifications elles-mêmes devenaient aptes à être chantées par moi, moi que le monde peinait de multiples manières. Et puisque la nuit du combattant peut avoir un sens pour le dit pèlerinage (*dictae peregrinationi*), je répète la sentence précédente dans la suite avec des paroles changées et entremêlées. La nuit de l'ignorance étrangère m'était opposée et me contraignait à être pèlerin (*me peregrinari*) auprès de ceux qui me connaissent." (fol. 225). Le psaume suivant 119 (ou 120) est le premier cantique des montées (ou des degrés) associé à l'antique pèlerinage au Temple de Jérusalem, sur le verset 5 *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est habitavi cum habitationibus Cedar* (malheur à moi parce que mon séjour étranger est prolongé j'ai habité avec les habitations de Cedar): "Je suis contraint de haïr ma vieillesse et en me lamentant de dire: malheur à moi par l'extension nécessaire de mon pèlerinage, par le fait que je succède à Adam, par le fait que je possède cela, j'ai habité avec les habitants de Cedar, c'est à dire j'ai communiqué avec les ignorants et par l'ignorance avec les obscurs qui sont désignés sous le nom de Cedar." (fol. 235). Il s'agit naturellement du pèlerinage spirituel dans le contexte de la spiritualité de la fin du XI^e siècle marquée par le *contemptus mundi*.

Un autre texte est intéressant. Le ms 91 provenant de l'abbaye de Cormery date aussi de la fin du XI^e siècle mais il s'agit d'un psautier glosé et les gloses peuvent être bien plus anciennes (52). Sur le même verset 5 du ps. 119 (120) on lit: "l'âme fidèle qui parle dans ce psaume se plaint du prolongement de son pèlerinage" (*fidelis anima quae in hoc psalmo loquitur... conqueritur de prolongatione peregrinationis suae*) (fol. 75v^o). On notera que déjà,

chez Grégoire le Grand (Mor. 18, 30, 48) la citation de Ps 119, 5 est associée à la notion de *peregrinatio*. Ce pèlerinage de la vie humaine comme on dira plus tard est différent du pèlerinage continu que saint Amand avait souhaité et obtenu sur le tombeau de saint Martin. La mission active et l'âme inquiète encadrent les voyages des rois et les mouvements désordonnés des foules du VII^e au X^e siècle.

Notes:

1. JONAS DE BOBBIO, *Vie de saint Colomban et de ses disciples*, trad. A. de VOGÜÉ, Abbaye de Bellefontaine 1988, c. 22 (42), p. 148.

2. Cf. Jacques FONTAINE, Introd., édition et commentaire de SULPICE SEVERE, *Vie de saint Martin*, Sources Chrétiennes 133 à 135, Paris 1967.

3. On suit ici l'exposé magistral de Luce PIETRI, *La ville de Tours du IV^e au VI^e siècle*, coll. EFR, Rome 1983. On rappellera aussi les principaux travaux sur le pèlerinage au moyen âge: P.A. SIGAL, *Les marcheurs de Dieu, pèlerinages et pèlerins au Moyen Age*, Paris 1974; B. KÖTTING, *Peregrinatio religiosa. Wallfahrten in der Antike und das Pilgerwesen in der alten Kirchen*, Münster 1980; J. CHÉLINI et H. BRANTHOMME, *Les chemins de Dieu. Histoire des pèlerinages chrétiens des origines à nos jours*, Paris 1982; J. CHÉLINI, *L'aube du Moyen Age. Naissance de la chrétienté occidentale. La vie religieuse des laïcs dans l'Europe carolingienne 750-900*, Paris 1991. Observations toujours utiles sur le pèlerinage

dans E. VAUCELLE, *La collégiale de Saint-Martin de Tours*, Paris 1908; E. DELARUELLE, La spiritualité des pèlerinages à Saint-Martin de Tours du V^e au X^e siècle, dans *Pellegrinaggi e culto dei santi in Europa fino alla prima crociata*, Todi 1963, p. 199-243; C. LELONG, *La basilique Saint-Martin de Tours*, Chambray 1986. A peu près rien sur Tours dans L.R. DAVIDSON et M. DUNN-WOOD, *Pilgrimage in the Middle Ages: a Research Guide*, New York/Londres 1993. Batsheva ALBERT, *Le pèlerinage à l'époque carolingienne*, Bibliothèque de la Revue d'Histoire Ecclésiastique fascicule 82, Bruxelles 1999, fait une large place au pèlerinage martinien tout en soulignant ses origines mérovingiennes, p. 148-152.

4. Cf. L. PIETRI, op. cit. p. 534-546 s'appuyant en particulier sur J. SCHLICK, Composition et chronologie du *De virtutibus sancti Martini* de Grégoire de Tours, dans *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 92, Studia Patristica VII*, Berlin 1966, p. 278-286. L. Pietri relève en particulier que le nombre des chapitres dans chaque livre traduit le souci de suivre l'exégèse de Mt 13, 23, la semence qui donne 30, 60 et 100 grains pour un: le livre I a 40 chapitres (30 + 10), le livre II a 60 chapitres, le total des deux livres donne 100; le livre III a à nouveau 60 chapitres et le livre IV en a 47 mais il est inachevé.

5. Cf. L. PIETRI, op. cit. p. 576-588: une ampoule avait même été retrouvée au XIX^e siècle dans la fouille d'une villa gallo-romaine en Vendée dans le village de Saint-Martin de Fraigneau qui ne porte sans doute pas par hasard un tel nom. Les ampoules de Terre Sainte sont mieux connues par les collections conservées à Bobbio et à Monza; elles sont en argent repoussé et certaines témoignent des relations entre Grégoire le Grand et la reine lombarde Théodelinde; c'est donc une pratique bien attestée pour la fin du VI^e siècle. Cf. aussi B.

BEAUJARD, Les pèlerinages vus par Grégoire de Tours, dans N. GAUTHIER et H. GALINIÉ, *Grégoire de Tours et l'espace gaulois, actes du colloque international de Tours nov. 1994*, 13^e supplément à la *Revue Archéologique du Centre de la France*, Tours 1997, p. 263-270.

6. cf. L. PIETRI, op. cit. p. 566: pécheurs repentants qui prennent le chemin du pèlerinage en pénitents pour expier des fautes passées.

7. Cf. JONAS, *Vie de Colomban*, livre I, 5, édition citée, p. 101 et livre II, 13, 6, p. 210.

8. cf. M. ROUCHE, Vie de saint Géry écrite par un clerc de l'Eglise de Cambrai entre 650 et 700, dans *Revue du Nord*, avril-juin 1986, p. 281-288, trad. du texte établi par B. Krusch dans MGH, SRM III, Hanovre 1896, p. 652-658, ici p. 655, il s'agit de la *Vita prima* de saint Géry. Cf. C. MERIAUX, Aux origines lointaines des paroisses en Gaule du Nord: quelques observations sur la christianisation du diocèse de Cambrai (VI^e - VIII^e siècles), dans *La paroisse à l'époque pré-romane et romane, Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa XXX*, 1999, p. 171-180: à la fin du VIII^e siècle le rédacteur de la *Passio Salvii* situe une église Saint-Martin dans le fisc de Valenciennes.

9. *Sicque in eodem permanens desiderio, relicto solo parentibusque, Turonis ad sepulchrum sanctissimi petiit Martini, ibique prostratus, profusis in oratione uberrime lacrimis, ex toto cordis petiit affectu, quatenus vir sanctus oratione sua apud Dominum obtinere mereretur, ut numquam eum Dominus ad solum proprium remeare permetteret, sed omni vitae suae cursum*

in peregrinatione expenderetur. Cumque ab oratione surrexisset, statim comam capitis sui abscidens adeptusque clericatus honorem, omnem gratiam transcendebat in clero. MGH SRM V, 1910, p. 433.

10. *Les Gestes des évêques d’Auxerre*, sous la dir. de M. SOT, “Les Classiques de l’Histoire de France au Moyen Age” Paris 2002, p. 64-65. C’est aussi avec Aunaire qu’apparaît à Auxerre la première mention d’une église Saint-Martin qui est, au temps de l’évêque Didier 605-623 un monastère de femmes.

11. *Sed praecipue beati Martini Toronus civitate, Dagoberto rege impensas praebente, miro opificio ex auro et gemmis contextuit sepulchrum necnon et tumbam sancti Briccionis et aliam, ubi corpus beati Martini dudum iacuerat, urbane composuit.* *Vita Eligii*, MGH, SRM IV, Hanovre 1902, p. 688.

12. En 657, à la mort de Clovis II, Bathilde assumait la régence de son fils Clotaire III entourée des évêques Eloi, Ouen et Chrodovert. Le thème de la chape de saint Martin conservée dans la “chapelle” royale semble apparaître seulement au VII^e siècle: cf. H. LECLERCQ, Chape de saint Martin, DACL III-1, 1948, col. 381-390; L. PIETRI, La capa Martini: essai d’identification de la relique martinienne, dans *Romanité et cité chrétienne. Mélanges en l’honneur d’Yvette Duval*, Paris 2000, p. 343-357. A l’est de Chelles, où Bathilde mourut en odeur de sainteté, le village de Bussy-Saint-Martin conserve une grande église de pèlerinage, en partie romane, liée à la conservation légendaire de la chape de saint Martin.

13. *Vita Pardulfi*, ed. B. KRUSCH et W. LEVISON, MGH SRM VII-1, Hanovre 1919, p. 32-33, cf. B. ALBERT, *Le pèlerinage à l'époque carolingienne...*, p. 221-225, insiste sur la concurrence entre les saints et mentionne aussi le cas d'un noble tourangeau possédé par le diable et que le diable lui-même pousse à aller à l'abbaye de Mozac pour être guéri par saint Austremoine. Déjà Eloi montrait la collaboration de deux saints: Eloi a séjourné à Tours pour fabriquer les châsses. Dans la maison où il résidait, la maîtresse de maison prit soin de conserver des cheveux et des poils de barbe d'un homme qui allait devenir saint. Elle les rangea quelque part puis les oublia. Beaucoup plus tard, on constata des phénomènes miraculeux dans cette maison et, après enquête de l'évêque, on découvrit les "reliques" de saint Eloi. Une autre fois, c'est un frère du monastère de Saint-Martin, atteint d'une grave maladie intestinale, qui est guéri par l'application d'une ampoule de saint Eloi et un autre frère du même monastère, atteint de fièvre, est guéri par l'application d'un linge ayant appartenu à saint Eloi. Les miracles sont l'œuvre d'Eloi mais il n'est pas indifférent qu'ils se produisent à Tours.

14. *Translatio Germani episcopi parisiaci vetustissima a. 756*, MGH SRM VII-1, p. 426-427. La collaboration d'un saint plus récent et d'un saint plus ancien est bien marquée à la fin du moyen âge, cf. A. VAUCHEZ, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du moyen âge*, Rome 1981, p. 152: saint Martin ou saint Jean Baptiste apparaissent en songe pour se porter garants de la sainteté de nouveaux saints. Dans la *Translatio Rigoberti episcopi Remensis* à l'année 894, on trouve le miracle d'un prêtre qui souffrait d'une rage de dents, il est guéri sur le tombeau de saint Rigobert et par l'intercession de saint Rigobert mais, après sa guérison, il se rend en toute hâte en pèlerinage au tombeau de saint Martin, MGH SRM 7, 1, p. 79. On

trouve en revanche un cas de véritable concurrence dans les *Miracula Martini abbatis Vertavensis* (fin IX^e - début X^e siècle), MGH SRM 3, p. 571, un jeune aveugle et boiteux de Toulouse reçoit le conseil de se rendre sur le tombeau de saint Martin pour être guéri; il se rend à Tours mais sans succès car il ne s'agit pas de ce Martin-là, puis à Sanjou près de Saintes, sans succès également; enfin il est guéri à Vertou. Ces miracula de saint Martin de Vertou décalquent d'autres textes hagiographiques tel que la *Vita* de Maximin de Trèves, cf. note suivante, et la concurrence est sans doute exacerbée par l'homonymie, laquelle n'est d'ailleurs sûrement pas un hasard mais au contraire l'expression du succès du culte martinien au VI^e siècle dans l'estuaire de la Loire, période et lieu où vécut Martin de Vertou. On pourrait sans doute en dire autant pour Martin de Braga.

15. *Vita Ermelandi*, ed. W. LEVISON, MGH SRM V, Hanovre-Leipzig 1910, p. 674-710. Cf. B. ALBERT, *Le pèlerinage à l'époque carolingienne...*, p. 222. B. JUDIC, Quelques réflexions sur la *Vita Ermelandi*, dans *L'Église et la société entre Seine et Rhin V^e-XVI^e siècles. Recueil d'études en l'honneur de Bernard Delmaire. Revue du Nord*, juil-déc. 2004, p. 499-510. On doit être évidemment attentif à la relation avec Rome qui est sensible également un peu plus tard dans les *Gesta* des saints de Redon, cf. J.H. SMITH, Old saints, new cults: roman relics in carolingian Francia, dans *Early Medieval Rome and the Christian West. Essays in Honour of Donald A. Bullough*, EAD. ed., Brill 2000, p. 317-339 en part. p. 333. On signalera aussi le cas de la *Vita II Maximini episcopi trevirensis*, ed. B. KRUSCH, MGH SRM 3, 1896, p. 77: saint Maximin se rend à Rome en compagnie de saint Martin. Cette *Vita* a été rédigée au IX^e siècle par Loup de Ferrières en utilisant un texte antérieur de la seconde moitié du VIII^e siècle, cf. N. GAUTHIER, *L'évangélisation des pays de la Moselle*, Paris 1980, p.

201 suiv.: un monastère Saint-Martin est fondé à Trèves au VI^e siècle par l'évêque Magnéric, c'est seulement au XVI^e siècle qu'on a cherché à relier l'existence de ce monastère avec un épisode de la Vita Martini situé à Trèves par Sulpice Sévère, l'hospitalité de Tetradius. En dernier lieu: Klaus KRÖNERT, *La construction du passé de la cité de Trèves VIII^e - XI^e siècles, étude d'un corpus hagiographique*. Thèse de doctorat, université de Paris-X Nanterre (dir. M. Sot), déc. 2003.

16. *Miracula Austregisili*, ed. B. KRUSCH, MGH SRM IV, Hanovre 1902, p. 205. La suite du dialogue est ainsi: L'autre répondit: "J'ai quelque chose à dire aux serviteurs de saint Austregisèle. Moi-même je fus ces jours-ci en esprit à Bourges mais je n'y suis jamais allé corporellement. Et pour que tu me crois plus sûrement et que j'enlève l'erreur de ton cœur, je te donne une information. Il y a là-bas une église Saint-Sulpice entre deux rivières sur la rive de l'Auron et de l'Yèvre". Il répondit: "Oui c'est vrai". L'autre: "Il y a là-bas une autre église Saint-Austregisèle (Oustrille) du côté oriental, de sorte que les luminaires peuvent être vus dans l'église elle-même?" Il dit: "Oui c'est ça". De nouveau le même serviteur de Dieu dit: "Crois-moi, parce que moi, ces jours-ci, je fus en esprit dans l'église du bienheureux Austregisèle, et ce que j'ai vu là-bas, je te le raconte. J'ai vu, devant la matricule qui est devant la porte de la dite église, le bienheureux Pierre apôtre se tenant à l'invitation du bienheureux Austregisèle et avec lui saint Laurien, Sulpice et beaucoup d'autres saints hommes qui demeurent dans leur corps dans le pagus de Bourges, et devant eux, à distance, se tenaient Adroaldus, Bladegisilus, Suffronius, Guntaldus et plusieurs autres qui avaient pillé le pagus de Bourges et qui avaient détruit des maisons de Dieu. Pendant que je me tenais là-même, j'ai vu Austregisèle prosterner aux pieds du bienheureux Pierre, demander justice et

dire: “Fais nous justice de ceux qui tiennent nos maisons dans l’oppression et qui ont enlevé la subsistance des pauvres et de nos serviteurs”. A la prière d’Austregisèle, l’apôtre Pierre ordonna qu’ils tirent certains pour les frapper à coups de bâtons, qu’ils décapitent les autres par le glaive et qu’ils en conduisent d’autres au supplice d’un feu sulfureux. A la fin la verge que le bienheureux Pierre tenait en main, frappa Adroaldus sur la tête de sorte qu’elle entraînerait la mort. Alors saint Sulpice pria disant qu’il concéderait la vie au même Adroaldus. Austregisèle en revanche tint le discours suivant: “Tu as toujours été mou et tu persévères dans ta mollesse. Tu ne vengerais pas tes serviteurs qui crient nuit et jour vers toi?” Et en disant cela la vision que j’avais en esprit est enlevé de mes yeux”. Lupus lui-même, ayant entendu tout cela, demanda la bénédiction du serviteur de Dieu. Revenu dans sa ville, il indique aux frères ce qu’il avait entendu du serviteur de Dieu. Ensuite, peu de temps après, le même Adroaldus saisi par la fièvre, termina sa vie. ensuite nul doute que, quand le serviteur de Dieu voyait Austregisèle en accusateur, ils ne vécurent pas longtemps, de sorte que chacun reçut la sentence de son propre corps selon ce qu’il avait fait, soit en bien, soit en mal.”

17. Cf. M. PROU et E. CHARTRAIRE, Authentiques de reliques conservées au trésor de la cathédrale de Sens, dans: *Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France* 59 (1898) p. 129-172. p. 138 reliques des saints pontifes Martin et Brice, l’éponge du même Martin, les cheveux de saint Martin, son vêtement, p. 155-156 catalogue numéroté n° 84 à 91 reliques de saint Martin, dont n° 88 *De clamidi beati Martini quam dimisit pauperi in porticu Ambiensis*, 92 et 93 saint Martin avec d’autres évêques Eloi, Léon de Sens, Brice, Léger, p. 160 n° 121 S. Pierre, S. Martin et Ste Geneviève, p. 161 n° 133 *De sancto Martino, sancti Gregori pape, sancti Georgii martyris*.

18. Cf. J.P. LAPORTE, *Le Trésor des saints de Chelles*. Société archéologique et historique de Chelles 1989, reliques de saint Martin ou qui lui sont associées p. 120 n° 24, n° 81, p. 121 n° 118 les sept dormants de Marmoutier (2ème moitié du VIIIè siècle), p. 126 n° 82 et 83, p. 235 et 250.

19. Cf. Continuation de Frédégaire ed. B. Krusch, MGH SRM III, Hanovre 1888, p. 192-193 et Frédégaire *chronique des temps mérovingiens*, traduction, introduction et notes par O. DEVILLERS et J. MEYERS, Brepols 2001, p. 261.

20. Cf. particulièrement sur ce pèlerinage J. CHÉLINI, Alcuin, Charlemagne et Saint-Martin de Tours, dans *Revue d'Histoire de l'Eglise de France* 47, 1961, p. 19-50 (= *Mémorial de l'année martinienne MDCCCCLX - MDCCCCLXI. XVIème centenaire de l'abbaye de Ligugé et centenaire de la découverte du tombeau de saint Martin à Tours*, même pagin.)

21. Cf. C. VEYRARD-COSME, *L'œuvre hagiographique en prose d'Alcuin Vitae Willibrordi, Vedasti, Richarii*, Firenze 2003, p. 385-386. I DEUG SU, *L'opera agiografica di Alcuino*, *Biblioteca degli Studi Medievali* 13, Spoleto 1983.

22. BEDE, *Histoire Ecclésiastique*, livre I, 26, 1, Sources Chrétiennes 489, Paris 2005, p. 205.

23. Cf. E. LORANS, *La christianisation de l'espace urbain en Angleterre du Vè au XIè siècle*, Mémoire inédit pour l'habilitation à diriger des recherches, université de Tours, déc. 2005. W.

LEVISON, *England and the Continent in the Eighth Century*, Oxford 1946. F. STENTON, *Anglo-Saxon England*, 3rd ed. 1971. On notera en particulier l'existence d'églises Saint-Martin à Londres, à York, à Lincoln, à Winchester...

24. *Alcuini Epistolae*, ed. E. DÜMMLER, MGH *Epistolae IV, Epist. Aevi Karolini II*, 1895.

25. Ibid. ep. n° 184 pour Arn de Salzbourg.

26. Ibid. n° 223 pour l'abbé Theotgarius.

27. Ibid. n° 230 pour Æthelhard archevêque de Canterbury.

28. Ibid. n° 242 pour Arn de Salzbourg.

29. A propos des personnalités, rappelons l'existence d'inscriptions funéraires carolingiennes à Tours qui témoignent, suppose-t-on, de la sépulture à Tours de pèlerins privilégiés, Adalberge ou Bodo, cf. J. CHELINI, Alcuin, Charlemagne et Saint-Martin de Tours... Une exposition au château de Tours en mars 2004 a pour la première fois présenté au public la qualité de ces inscriptions carolingiennes grâce au travail de Cécile Treffort. Cf aussi C. TREFFORT, La place d'Alcuin dans la rédaction épigraphique carolingienne, dans P. DEPREUX et B. JUDIC ed., *Alcuin de York à Tours Ecriture, pouvoir et réseaux dans l'Europe du haut moyen âge. Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 111, année 2004, n° 3, p. 353-369.

30. *Quid te, Toronica, loquor, civitas, nimis quidem parvula et dispectibilis, sed sancti Martini patrociniis magna et laudabilis? Nonne propter illius certissima suffragia turbae ad te confluunt christianorum? Omelia dicenda die natalis sancti Willibrordi*, ed. W. LEVISON, MGH SRM VII-1, p. 139. Le panégyrique de saint Taurin d'Evreux composé dans la première moitié du IX^e siècle et conservé dans un manuscrit du X^e s., Paris BNF lat; 989, fol. 30v. reprend le même passage du sermon d'Alcuin, cf. N. GAUTHIER, L'état des recherches martiniennes, dans *XVI^eme centenaire de la mort de saint Martin, Colloque universitaire oct. 1997*, *Mémoires de la Société Archéologique de Touraine* 63, Tours 1998, p. 17-25.

31. Cette affaire a été soigneusement étudiée par Hélène Noizet lors du récent colloque Alcuin à Tours en 2004, cf. H. NOIZET, Alcuin contre Théodulf un conflit producteur de normes, dans P. DEPREUX et B. JUDIC, *Alcuin de York à Tours...* p. 113-129.

32. *Aigulfus praeterea presbiter, Engelsaxo et ipse, ad eundem patrem visitandum Turonis venit. Cumque ante ianuam eius domus coepisset adsistere, ecce quidam Turonensium fratrum, simul videlicet quattuor iuncti, hunc respicientes putantesque, nichil eum illorum de locutione scire, conloquebantur ad invicem: "Venit iste Britto vel Scoto ad illum alterum Brittonem, qui intus iacet. O Deus, libera istud monasterium de istis Brittonibus; nam, sicut apes undique ad matrem revertuntur, ita hi omnes ad istum veniunt."* *Vita Alcuini*, c. 18, ed. W. ARNDT, MGH SS XV-1, 1887, p. 193.

33. Sur le concile anglais de 787: Catherine CUBITT, *Anglo-Saxon Church Councils c. 650 -*

c. 850, Leicester University Press 1995, p. 153-190 et p. 270-271. B. JUDIC, Grégoire le Grand, Alcuin et l'idéologie carolingienne, dans *Le monde carolingien, bilan, perspectives, champs de recherches*, édités par Wojciech FALKOWSKI et Yves SASSIER, Brepols Turnhout 2009, p. 105-120. D.A. BULLOUGH, *Alcuin, Achievement and Reputation*, Leiden/Boston Brill 2004. Sur le concile de Tours de 813: B. CERQUIGLINI, *La naissance du français*, PUF 1991, p. 41. M. BANNIARD, *Viva voce: communication orale et communication écrite en Occident latin (IV^e - IX^e siècles)*, Paris 1992.

34. Hélène NOIZET, *Pratiques spatiales, représentations de la ville, et fabrique urbaine de Tours du IX^e au XIII^e siècle: chanoines, moines et laïcs à Saint-Martin et Saint-Julien*, Thèse de doctorat, université de Tours (dir. H. Galinié), 2 vol., déc. 2003.

35. H. NOIZET, *Pratiques spatiales...* p. 251. L'importance des donations à Saint-Martin en particulier sans doute en relation avec le pèlerinage est déjà sensible au VIII^e siècle dans les Formules de Tours, la formule n° 1 concerne une *donatio... ad basilicam sancti Martini*, MGH *Legum sectio Formulae*, ed. K. ZEUMER, 1886, p. 135, cf. P. DEPREUX, La tradition manuscrite des "Formules de Tours" et la diffusion des modèles d'actes aux VIII^e et IX^e siècles, dans P. DEPREUX et B. JUDIC, *Alcuin de York à Tours...* p. 55-71. Après les travaux de E. MABILLE, *La pancarte noire de Saint-Martin de Tours, brûlée en 1793, restituée d'après les textes imprimés et manuscrits*, Paris 1866, et de P. GASNAULT, *Etude sur les chartes de Saint-Martin de Tours*, Paris 1953 et ID. Les actes privés de l'abbaye de Saint-Martin de Tours du VIII^e au XII^e siècle, dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* 112, 1954, p. 24-66, Hélène Noizet a repris ce dossier de chartes dans sa thèse citée supra. Ce dossier est

également au cœur de l'étude de P. DEPREUX, La disposition "publique" de certaines dispositions "privées". Fondations pieuses et memoria en Francie occidentale aux IX^e et X^e siècles, dans F. BOUGARD, C. LA ROCCA et R. LE JAN dir., *Sauver son âme et se perpétuer. Transmission du patrimoine et mémoire au haut moyen âge*, coll. EFR, Rome 2005, p. 331-378, en part. p. 345, 348-359 pour les donations à Saint-Martin.

36. cf. P. GASNAULT, Le tombeau de saint Martin et les invasions normandes dans l'histoire et dans la légende, dans *Revue d'Histoire de l'Eglise de France* 47, 1961, p. 51-66 (= *Mémorial de l'année martinienne MDCCCCLX - MDCCCCLXI. XVI^{ème} centenaire de l'abbaye de Ligugé et centenaire de la découverte du tombeau de saint Martin à Tours*, même pagin.) ID., *La narratio in reversione beati Martini a Burgundia* du Pseudo-Eudes de Cluny, dans *Saint Martin et son temps. Mémorial du XVI^{ème} centenaire des débuts du monachisme en Gaule 361-1961. Studia Anselmiana* 46, Rome 1961, p. 159-174. L'ostension des reliques de saint Martin et le miracle de la déroute des Normands en 903 sont connus par le témoignage contemporain de Radbod d'Utrecht qui était évêque d'une cathédrale Saint-Martin. Ce miracle est connu ensuite à partir du XII^e siècle comme le miracle de la Subvention de saint Martin.

37. Cf. J. HOURLIER, Odon de Cluny, *Dict. de Spiritualité* XI, 1981. Voir surtout désormais: Isabelle ROSÉ, *Odon de Cluny (vers 879 - 942) Itinéraire et ecclésiologie d'un abbé réformateur entre aristocratie carolingienne et monde féodal*. Thèse de doctorat, université de Nice (dir. M. Lauwers), 4 vol., déc. 2005.

38. Georges Duby avait déjà souligné le rôle de la *Vita Geraldi* dans l'émergence de la "chevalerie" médiévale, cf. G. DUBY, Les origines de la chevalerie, dans *Ordinamenti militari in Occidente nell'alto medioevo*, Spolète 1968, repris dans *Hommes et structures du moyen âge*, Paris 1973, p. 325-341, en part. p. 335-336. On trouvera dans la thèse d'Isabelle Rosé toute la bibliographie récente et l'étude de la *Vita Geraldi*.

39. *Multos tam gente quam lingua ignotos ad ejus sanctissimum tumulum confluere videamus*, PL 71, col. 127 et trad. E. VAUCELLE, p. 26. Sur le lien entre Odon et saint Martin: B. ROSENWEIN, St Odo's St Martin: the uses of a model, dans *Journal of Medieval History* 4, 1978, p. 317-331. D. IOGNA-PRAT, La geste des origines dans l'historiographie clunisienne des XI^e-XII^e siècles, dans *Revue Bénédictine* 102, 1992, p. 135-191, avait montré comment l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, fondation de Brunehaut privilégiée par Grégoire le Grand, avait été conçue comme un jalon idéal, peut-être mythique entre les origines du monachisme bénédictin et la fondation de Cluny. Sur le lien établi entre Tours et Cluny par Odon: H. AT SMA et J. VEZIN, Cluny et Tours au X^e siècle: aspects diplomatiques, paléographiques et hagiographiques, dans G. CONSTABLE, G. MELVILLE, J. OBERSTE eds, *Die Cluniazenser in ihrem politisch-sozialen Umfeld (Vita regularis 7)*, Münster 1998, p. 121-132.

40. *Sermo de combustione basilicae beati Martini*, PL 133, col. 729-749. Cf. Analyse dans I. ROSÉ, op. cit. p. 187-191. Cf. aussi H. NOIZET, *Pratiques spatiales...* pour l'étude du "mur". La scène des femmes venant puiser l'eau peut faire penser à un épisode de la Vie de Grégoire le Grand rédigée par Jean Diacre vers 875. Jean Diacre évoque le monastère de saint Grégoire au IX^e siècle: un prêtre avait séduit une religieuse et ils avaient établi leur demeure

non loin du monastère de saint Grégoire; la femme avait besoin d'une cuisine, le prêtre alla s'emparer de planches qui fermaient la fontaine à l'intérieur du monastère. Or cette histoire se trouve reprise par Odon dans les *Collationes*.

41. Cité par E. VAUCELLE, op. cit. p. 26 mais voir maintenant I. ROSÉ, op. cit. p. 583 pour le thème de l'universalité de la dévotion pour Martin. Je traduis ainsi un passage du sermon *De combustione*: "...partout [saint Martin] est doué d'une grâce si grande que, comme on l'a écrit à son sujet, on ne doit pas le comparer à l'un quelconque parmi les moines, ni à l'un quelconque parmi les évêques: uni seulement aux prophètes et aux apôtres, il est semblable à eux en toutes choses, cela l'Egyptien l'avoue, cela l'Indien le découvre, cela le Syrien et l'Ethiopien l'ont entendu, et les autres royaumes qui sont connus ici-bas dès qu'ils le connaissent. Combien plus misérable est cette notre région qui a eu un si grand homme à sa portée et n'a pas mérité de le reconnaître. Cette gloire de Martin étendue vers le lointain le poète veut la démontrer en disant: "le phare élevé de la Gaule envoie sa splendeur jusqu'aux Indes". Et de même: "Là où le Christ a un nom, Martin a de l'honneur". Est-ce que ses dévots ne sont pas les témoins de cela, eux qui confluent habituellement vers lui depuis les régions les plus lointaines en parlant des langues inconnues? La dévotion des Anciens s'est dépensée si fréquemment pour la vénération et l'amour de saint Martin et des églises innombrables en sont témoins, églises qu'on trouve si fréquemment en tous lieux à son nom, au point que personne ne semble avoir autant d'églises que lui après la mère de Dieu et Pierre le pasteur de l'Eglise." cf. PL 133, col. 746. Sur l'image du phare voir Geneviève BÜHRER-THIERRY, Lumière et pouvoir dans le haut Moyen Age occidental: célébration du pouvoir et métaphores lumineuses, *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Moyen Age*, 116-2, 2004, p. 521-556.

Cet universalisme n'empêche pas Odon d'insister sur certains lieux précis tel que Tulle; peu avant le dramatique incendie à Tours, un pauvre vit Martin, dans une vision, se rendre au vicus de Tulle (col. 733C). Isabelle Rosé a établi qu'Odon fut abbé de Saint-Martin de Tulle et réforma cette abbaye, cf. I. ROSÉ, p. 446 et suiv. Sur la diffusion du culte de saint Martin par Odon voir aussi Isabelle ROSE, Odon de Cluny, précurseur d'Abbon: réforme de Fleury et conceptions ecclésiologiques, dans *Abbon de Fleury, un abbé de l'an Mil. Actes du colloque international (juin 2004) organisé par l'IRHT et l'abbaye de Saint-Benoît sur Loire*.

42. Cf. E. EWIG, Le culte de saint Martin à l'époque franque, dans *Revue d'Histoire de l'Eglise de France* 47, 1961, p. 1-18, qui relève en particulier la précocité de la dédicace à saint Martin, dès le VI^e siècle, de la cathédrale de Mayence. L. PIETRI, *La ville de Tours...* supra note 3. La composition de recueils appelés *Martinellus* constitue un élément important dans le développement du culte; il s'agit de regrouper les principaux textes concernant saint Martin depuis la *Vita* par Sulpice Sévère jusqu'aux quatre livres de miracles de Grégoire de Tours en incluant les *tituli* de la basilique et d'autres extraits de Grégoire de Tours selon l'ampleur du recueil; ces recueils se sont surtout diffusés, semble-t-il, à l'époque carolingienne, cf. P. BOURGAIN et M. HEINZELMANN, L'œuvre de Grégoire de Tours: la diffusion des manuscrits, dans N. GAUTHIER et H. GALINIÉ, *Grégoire de Tours et l'espace gaulois...* p. 273-317 en part. p. 300-309. D'une manière plus générale on peut constater l'existence de patronages martinien pour des cathédrales à des époques sans doute assez anciennes (Mayence, Lucques, Utrecht...), à côté de patronages martinien pour des abbayes qui pourraient reproduire le modèle tourangeau d'un autre pôle religieux à côté de la cathédrale (Paris, Autun, Metz, Trèves, Cologne, Tournai...).

43. BHL 5656, A. SALMON, *Supplément aux chroniques de Touraine*, Tours 1856, p. 1-13.

Cf. note 36.

44. Cf. B. JUDIC, *Quelques réflexions sur la Vita Ermelandi...* cf. note 15.

45. Cf. *Vita Odiliae abbatissae Hohenburgensis*, MGH SRM 6, 1913, p. 45.

46. Cf. M. LAFFINEUR-CREPIN et A. LEMEUNIER, L'art raconte saint Martin, dans *Martin de Tours du légionnaire au saint évêque, catalogue d'exposition*, Liège 1994, p. 81.

47. Cf. P. BONNASSIE, *La Catalogne au tournant de l'an mil*, Paris 1990: Saint-Martin du Canigou est fondé au début du XI^e siècle par la famille des comtes de Barcelone en part. Oliba abbé de Ripoll; le patronage de saint Martin vient d'une église préexistante. Inversement des grands personnages viennent de plus loin que les Pyrénées pour vénérer saint Martin: Adalbert évêque de Prague, chassé de son siège, vient à pied depuis Mayence MGH *Scriptores* IV, p. 592; Bernward évêque de Hildesheim *ibid.* p. 776, cf. E. VAUCELLE, *op. cit.* p. 139; M. PARISSÉ, Bernward in Frankreich, dans *Bernward von Hildesheim und das Zeitalter der Ottonen. Katalog der Ausstellung Hildesheim*, Hildesheim 1993, t; I, p. 133-143. L'audience du pèlerinage martinien recoupe bien sûr celle du pèlerinage romain comme le suggère la petite ville de Borgo San Martino, cf. M. MATHEUS, Borgo San Martino, an early medieval pilgrimage station on the via francigena near Sutri, dans *Papers of the British School at Rome* 68, 2000, p. 185-199. On constate aussi, au X^e siècle, la présence d'une

église Saint-Martin à Cordoue au moment du passage de Jean de Gorze dans cette ville en tant qu'ambassadeur d'Otton I auprès du calife omeyyade, MGH *Scriptores* IV, p. 373; M. PARISSE, *La vie de Jean, abbé de Gorze, présentation et traduction de l'œuvre*, Paris 1999.

48. Cf. J. CHÉLINI, *Les chemins de Dieu...* supra note 3. P. BROWN, *L'essor du christianisme occidental*, Paris 1997.

49. GREGOIRE LE GRAND, *Dialogues* II, 8, 11, ed. A. de VOGÜÉ, Sources Chrétiennes 260, Paris 1979, p. 168-169. Dans un autre passage des *Dialogues* IV, 31, Grégoire avait raconté le destin infernal du roi Théodoric condamné aux enfers pour avoir persécuté le pape. Theodoric est précipité *in volcani olla* par le pape Jean et le patrice Symmaque [ses anciennes victimes]. Au IX^e siècle les *Gesta Dagoberti* décalquent ce récit. Un visionnaire en Italie voit, au moment de sa mort, le roi Dagobert emporté par des esprits monstrueux *in volcani olla* mais il est sauvé *in extremis* par Denis, Maurice et Martin qu'il avait appelés à son aide MGH SRM 3, 1888, p. 421. Au milieu du X^e siècle le pèlerinage du comte d'Anjou Foulque le Bon aurait été marqué un miracle. En arrivant au port Cordon, au bord du Cher, le comte trouve un lépreux qui lui demande de le porter pour traverser la rivière et jusqu'à la basilique de Saint-Martin. Le comte s'exécute et devant la basilique le lépreux s'évanouit. La nuit suivante saint Martin révèle en songe au comte qu'il avait porté le Christ, E. VAUCELLE, op. cit. p. 23. Ce miracle "christophorique" dépend — peut-être par de nombreux intermédiaires (le récit n'est sans doute pas antérieur au XII^e siècle) — d'un exemplum des Homélie sur l'Évangile de Grégoire le Grand, HomEv 39, 10.

50. Cette approche “monastique” avait retenu l’attention de J. LECLERCQ, Saint Martin dans l’hagiographie monastique du moyen âge, dans *Saint Martin et son temps. Mémorial du XVI^e centenaire des débuts du monachisme en Gaule 361-1961. Studia Anselmiana* 46, Rome 1961, p. 175-188. Sur Hervé de Buzançais et saint Martin, RAOUL GLABER, *Histoires*, trad. M. ARNOUX, Turnhout 1996, p. 165-171.

51. Cf. G.M. OURY, A Marmoutier-les-Tours de la règle martinienne à la règle bénédictine, dans *XVI^e centenaire de la mort de saint Martin, MSAT* 62, Tours 1997, p. 41-58, en part. p. 51 sur Tours B.M. ms 90. M. COLLON, *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements, tome 38, Tours*, vol. 1 Paris 1900. Cf. aussi pour l’histoire de Marmoutier au XI^e siècle: S. FARMER, *Communities of saint Martin*, Ithaca/Londres 1991 et P. DEPREUX, Le témoignage de Guibert de Gembloux sur l’observance des frères de Marmoutier (1181), dans *Retour aux sources. Textes, études et documents d’histoire médiévale offerts à Michel Parisse*, Paris 2004, p. 621-628.

52. Sur l’abbaye de Cormery: cf. A. CHUPIN, Historiens de l’abbaye de Cormery au XVII^e siècle: Dom Yves Gaigneron et Dom Gilbert Gérard, mauristes, dans *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine* XLVI, 2000, p. 253-268. G.M. OURY et A. CHUPIN, Saint Benoît d’Aniane et Cormery, dans *Bull. de la Soc. Arch. de Touraine*, 2001, p. 39-42. A. CHUPIN, Alcuin et Cormery, dans P. DEPREUX et B. JUDIC, *Alcuin de York à Tours...*, p.103-112.

